

LA MASCARADE

ABONNEMENTS

LYON

Un an . . . 8 fr.
Six mois . . . 4 fr.LES ANNONCES
SONT REÇUESChez M. V. FOURNIER
14, rue Confort

JOURNAL POLITIQUE

POUR LES ABONNEMENTS

S'adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS

Un an . . . 10 fr.
Six mois . . . 5 fr.

ÉTRANGER

Un an . . . 12 fr.

BONIMENT

Nous connaissons aujourd'hui d'une manière précise et définitive la politique de M. Thiers.

Dans une conversation intime avec M. Eugène Arnould, un inconnu que l'agence Havas vient de rendre célèbre en vingt-quatre heures, M. Thiers parlant à cœur ouvert et à paletot deboutonné, s'est exprimé ainsi : — Nous devons être des pompiers !

Des pompiers c'est très bien : — les pompiers sont de braves gens qui rendent des services aussi précieux qu'indispensables, les pompiers nous les estimons, les pompiers nous les aimons !

Soyons pompiers, je veux bien, mais pompiers est-ce assez, pompiers est-ce suffisant, pompiers est-ce tout ?

Quand le feu est éteint, quand la flamme s'est royée dans des torrents d'eau, quand il ne reste des lieux ardents de l'incendie qu'un peu de vapeur s'élevant des décombres fumeux, — la maison est-elle pour cela plus habitable ?

M. Thiers sait bien que non, lui qui est propriétaire.

Donc pompiers ne suffit pas : il faut être aussi maçon, charpentier, plâtrier etc... il faut remettre sur ses assises l'édifice en ruine, relever les murailles effondrées, refaire les plafonds, les planchers et les boiserie, coller quelques papiers et acheter des meubles.

Et c'est malheureusement pour cette besogne que M. Thiers se montre un peu faible.

Nous ne contestons pas ses qualités de

pompiers et ses aptitudes spéciales pour ce rôle utile.

Nous admettons que grâce à lui on n'entend plus pour le moment les notes sinistres du clairon d'alarme ;

Nous reconnaissons que les violences des partis sont dans un état de calme plus apparent que réel peut-être ; que Belleville est tranquille, que l'ordre règne à la Villette comme à la Guillotière, que les Folies Bergères sont silencieuses et que la Ronde est muette.

Où nous reconnaissons tout cela, nous avouons que le seul endroit où il se fait un tapage inquiétant, que la seule réunion publique dont le tumulte aurait souvent besoin de quelques douches salutaires, est l'Assemblée nationale de Versailles.

Donc pompiers d'accord, bon pompiers, excellent pompiers, adorable pompiers, providentiel pompiers si cela vous plaît : — mais le reste ?

Certes il parle très bien, M. Thiers, il est fort rassurant sur ses œuvres, plein d'optimisme pour ses discours, d'enthousiasme pour ses projets, et on le trouve rarement en retard pour faire son propre éloge.

Aussi trouve-t-il que le reste va bien, très-bien, parfaitement bien, tellement bien qu'on ne peut mieux.

Écoutez-le plutôt : J'ai réorganisé l'armée, les finances, l'industrie et le commerce.

L'armée : nous avons 130,000 hommes baraqués qui, grâce à cette rude école, vont être les premiers soldats du monde.

Les finances : Pouyer-Quertier nous a laissés de l'argent plein nos caisses et les allumettes rendent des sommes folles.

L'industrie et le commerce : jamais ils

n'ont mieux marché, jamais Paris n'a autant travaillé, les embaumeurs me l'ont dit, messieurs les embaumeurs me l'ont dit !

Conclusion : jamais la France ne fut plus prospère, jamais elle n'a eu à la tête de son gouvernement un homme d'Etat plus remarquable que moi-même.

Hélas ! cela ! combien il en faut rabattre de ce tablau en l'anseur qui ressemble aux villages d'opéra-comique que Potemkin faisait dresser et ajuster dans les steppes de Russie sur le passage de Catherine II.

Il est vraiment regrettable que M. Eugène Arnould, retour du Levant, n'ait pas eu le temps de se rendre un compte exact de la situation de son pays, n'ait pas eu le loisir d'interroger, lui aussi, les embaumeurs, non pas seulement les embaumeurs de Paris, mais les embaumeurs de Lyon, mais les embaumeurs de Marseille, mais les embaumeurs de Bordeaux, mais les embaumeurs de St Etienne.

Car alors, M. Eugène Arnould, retour du Levant, aurait pu répondre à M. Thiers :

Mais non, cher docteur Pangloss, tout ne va pas si bien que cela.

L'armée ? Il ne suffit pas de baraquier cent trente mille hommes ou deux cent soixante mille hommes pour en faire la première armée du monde. Le soldat s'y endure, c'est possible, s'y endure en pestant, mais l'officier n'y fait rien, l'officier n'y travaille pas, parce que sa baraque est mal close, parce qu'il a des courants d'air dans le dos, parce qu'il aime mieux aller se chauffer au café et fumer des cigares en prenant l'absinthe ou en lisant l'Annuaire, depuis alpha jusqu'à oméga.

Or, vous n'ignorez pas que jusqu'à ce jour, dans notre dernière campagne no-

tamment, la grande faiblesse de l'armée française a eu pour cause l'insuffisance des officiers et non l'insuffisance des soldats.

Baraqué ou non baraqué, le soldat français est toujours le premier soldat du monde, à condition qu'il soit bien mené, à condition qu'il ait confiance dans ses chefs. Nul n'égale son ardeur, son intrépidité, son impétuosité irrésistible si des généraux maladroits et poussifs, si des officiers d'état-major jolis mais incapables, bien peignés mais ignorants, admirables valseurs mais déplorables géographes, ne l'embourbent pas dans des marais jusque par-dessus la cheville, ne lui fassent pas casser le nez contre des collines hérissées de canons.

Ce qu'il faut réformer avant tout, c'est donc l'officier français, c'est son instruction, c'est son système d'avancement ; ce qu'il faut régénérer, ce sont les épaulettes à graines d'épinard, et non les épaulettes de laine. Et rien n'a été fait sérieusement de ce côté, et le général qui demandait la distance de Metz à la frontière est probablement toujours en activité de service ;

Et Frossard l'invisible, et Lebœuf l'incapable, et Canrobert le hâbleur, et de Failly qui eubiait cent canons d'un coup, et Bazaine le capitulaire, tous ces illustres guerriers figurent encore dans les cadres et ne paraissent pas près d'en sortir.

Où voyez vous de grâce que l'armée se réorganise, se régénère et se purifie ?

Les finances ? — On met impôts sur impôts, taxes sur taxes, et pas moyen cependant de joindre les deux bouts.

L'industrie, le commerce ? Quoique puissent dire les embaumeurs, tout va cahin, caha. La dénonciation des traités de

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LA SEMAINE SAINTE A VERSAILLES

Notre sollicitude bien connue à l'endroit des membres de l'Assemblée nationale en général et des membres de la majorité en particulier, nous porte à composer à leur intention un office de la semaine sainte plus approprié aux idées du jour que les anciens textes.

Nous serons suffisamment récompensés de notre peine, si grâce à ces nouvelles dévotions, nos représentants peuvent obtenir la miséricorde du ciel pour tous les péchés politiques qu'ils commettent à la journée.

Le dimanche des Rameaux

A la Messe

Introït

Ne différez pas, Monseigneur, de venir à notre secours. Songez à la défense de nos principes et à celle de vos droits. Ne nous laissez pas languir dans l'attente de votre sceptre, sous les menaces des républicains ; arrachez-nous à ces bêtes féroces et cruelles.

Ps. — Mon Dieu, mon Dieu, considérez notre situation déplorable.

La République existe toujours et le comte de Chambord ne vient pas. *Domine ne longè.* Ne différez pas, Seigneur, de nous l'envoyer.

Oremus. — Dieu tout-puissant et éternel, qui avez voulu que la royauté légitime fût dans la

branche aînée des Bourbons, qui avez consenti que le peuple français leur appartint de toute éternité, faites-nous la grâce d'accomplir vos desseins, de récompenser notre patience et de participer à la résurrection de Monseigneur le comte de Chambord. Amen.

Leçon de l'épître de l'apôtre Belcastel

Ayez en vous-mêmes les sentiments d'humilité dont a fait preuve notre seigneur Henri de Bourbon.

Il n'a pas cru se déshonorer en descendant à votre niveau ; il s'est anéanti en lui-même en prenant la figure d'un vulgaire électeur. Il s'est fait semblable aux autres hommes, même aux républicains, quoiqu'il fût d'essence divine ; il en a pris l'extérieur, et il n'a pas craint de revêtir une redingote ou un paletot : lui qui ne devrait être vêtu que de pourpre, de lumières et de rayons.

C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tous, lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, une noblesse qui dépasse toutes les autres noblesses, afin qu'au seul nom d'Henri V toutes les créatures des quatre-vingt-six départements, flechissent le genou, que toutes les langues avouent, que tous les journaux publient et que tous les électeurs reconnaissent que Monseigneur le comte de Chambord est le seul souverain légitime, imprescriptible, impeccable, infailible du royaume de France.

Grad. — Protégez-nous, Seigneur, contre nos ennemis de la Gauche. Tirez-nous des mains de ces misérables qui veulent nous attaquer.

Nos pères ont espéré en vous et vous les avez délivrés de la République.

Ils ont imploré votre secours et vous les avez sauvés, et vous avez amené la Restauration de 1815.

— Beaucoup de gens se moquent de nous, et nous sommes l'objet de leurs railleries en toute manière.

Ils disent : Que Dieu fasse monter sur le trône le comte de Chambord, puisqu'il procède du Droit divin.

Ne laissez pas continuer les mauvais projets des méchants, faites que beaucoup de journaux soient supprimés et qu'on ne laisse paraître désormais que les organes de la Vérité : c'est l'Univers, l'Union et la Gazette de France !

Bénédictio des rameaux

O Dieu qui avez créé le ciel et la terre, qui avez mis au monde Dabriel, De Lorigerit, Ernoul, Baragnon et Benoît d'azy, qui avez voulu que le comte de Chambord fût appelé Henri V. — bénissez, nous vous prions, bénissez les ces fleurs de lys, ainsi que ceux qui les porteront même en épingles, en boutons ou en boutons de manchettes, ressentent tellement les effets de votre bénédiction, qu'elle leur serve à résister pendant cette vie aux pièges de Gambetta, aux embûches d'Adolphe Thiers, et qu'ils puissent un jour entrer triomphants dans les Tuileries reconstruites, les mains pleines d'appointments, de charges, de sinécures, et les bras garnis de portefeuilles.

Antiphona. Antennes. — Plusieurs membres de la droite ayant appris que le comte de Chambord arrivait à Anvers, prirent un billet de première classe eau chemin de fer du Nord, et se firent conduire à l'hôtel St-Antoine, où Monseigneur était descendu.

En le voyant ils s'écrièrent : Honneur au roi de France, héritier de celui qui vient au nom du droit divin. — *Gloriantur : Hosanna, benedictus qui venit in nomine domini juris.*

Puis ils lui présentèrent un drapeau blanc brodé

de lys d'or, confectionné à Lyon, ville célèbre par la beauté de ses fabriques de soieries en tous genres.

Alors Monseigneur les baisa sur les deux joues, et tous les assistants répandirent en silence d'abondantes larmes d'attendrissement.

Evangile selon saint Veuille

En ce temps là, Henri de Bourbon ayant beaucoup voyagé, après avoir séjourné successivement à Frosdhorst, à Chambord et à Lucerne, résolut de se rendre en Belgique et choisit la ville d'Anvers pour l'honneur de sa présence.

Arrivé à l'hôtel St-Antoine, il appela deux de ses fidèles et leur dit : Allez à la gare du chemin de fer que vous apercevez là-bas. Lorsque vous y serez, vous trouverez Baragnon et Lucien Brun et me les amenez.

Que si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le comte de Chambord a besoin de ces messieurs, et aussitôt ils les laisseront aller. Tout cela se faisait pour accomplir ces paroles du Prophète : Voici votre Roi qui vient à vous, doux, paisible, conduit par deux députés de la droite.

Les fidèles firent ce qu'il leur avait été commandé, amenèrent l'aïeule avec son anon... du moins, Lucien Brun et Baragnon, les conduisirent en présence d'Henri qui les fit asseoir sur un canapé et leur offrit des rafraichissements.

Quelques hommes du peuple ayant appris toutes ces choses, se rendirent devant l'hôtel St-Antoine, et poussant de grands cris, plusieurs même rompirent des vitres et brisèrent des devantures.

Ce que voyant, le bourgmestre d'Anvers et les conseillers municipaux tinrent conseil et se dirent : Ces gens font beaucoup de bruit. Si nous laissons continuer, il ne restera plus un carreau de vitre

commerce, les taxes sur les matières premières, le malaise qui résulte de notre incertitude politique, les tiraillements continuels de l'Assemblée, ce provisoire agaçant qui énerve, défend, désagrège et décourage, tout cela est peu fait pour donner de l'essor aux affaires, de la confiance aux négociants, de la hardiesse aux industriels.

Enfin la rente, cette pierre de touche de la confiance, le pouls de la sécurité, de la richesse publique...

La rente se traîne péniblement entre 88 70, 88 75, après avoir atteint les hauteurs de 90, de 91 et de 93.

Bourse faible disent tous les bulletins financiers; — bourse faible, pays anémique.

Où prenez-vous par conséquent cette prospérité inénarrable?

Cette prospérité inénarrable, inouïe, indécible, tous les gouvernements l'ont chantée tour à tour sur la même guitare, l'ont serinée sur la même musette.

Nous avons vu les uns après les autres tous nos chefs d'Etat prendre par le bouton un confident de tragédie, l'emmener dans un petit coin, et lui avouer confidentiellement entre cuir et chair: — Mon cher ami, je vais vous apprendre une chose étonnante: mon gouvernement est le plus admirable des gouvernements. L'armée, — parfait, les finances, — admirable, l'agriculture, — merveilleux, le commerce, — magique!

Mon Dieu nous n'en voulons pas à M. Thiers d'avoir raconté à M. Eugène Arnault toutes ces jolies choses, mais ce qui nous désole, c'est de voir que rien n'est changé, que nous patageons dans la même ornière, que nous tournons dans le même rond, aux sons de la même musique; c'est que nos hommes d'Etat, nos chefs de gouvernement, Louis, Charles, Philippe, Napoléon ou Adolphe, s'appellent et s'appelleront éternellement: Gros-Jean.

Jacques BARBIER.

Des Economies!

L'Assemblée nationale se range. Plus de cris, plus d'injures, plus de tempêtes, à l'orage a succédé le calme.

Et quelle activité, quelle dévorante ardeur, quel ensemble pour voter!

C'est qu'il s'agit simplement du budget, une bagatelle, une plaisanterie n'intéressant à peu près personne. Voter des dépenses, peuh! la belle affaire; cela ne souffre pas discussion et tout le monde est d'accord là-dessus.

Ah! s'il s'agissait d'une bonne petite interpellation inopportune, de quelque loi inap-

préciable, mais pouvant donner prise à d'agréables récriminations, oh! ce serait bien différent.

On entasserait rapports sur rapports, phrases sur phrases, amendements sur amendements, on se disputerait huit jours durant, on userait trois sonnettes et quatre chapeaux au président pour accoucher d'un avorton mort né.

Tandis qu'il est tout uniment, tout prosaïquement question du budget et de fixer les dépenses de l'Etat, c'est-à-dire les impôts à payer par chacun de nous.

En ce cas, votons vite et sans barguigner. A peine quelque député piteux propose-t-il une petite réduction, essaye-t-il de rogner un peu la carte à payer, allons donc, quelle mauvaise plaisanterie!

Il y a bien un gêneur, nommé Raudot, un monsieur qui a accumulé amendements sur amendements pour demander des économies et qui est des plus ennuyeux par sa persistance.

D'où sort donc ce M. Raudot, que veut donc ce M. Raudot? Il est agaçant avec ses économies et il faut dare dare le renvoyer à ses billevesées et à ses hallucinations.

N'insiste-t-il pas surtout, ce Raudot, pour qu'on diminue le nombre des fonctionnaires et les traitements élevés des titts? C'est de l'aberration mentale et l'Assemblée le lui fait bien voir.

Diminuer le nombre des fonctionnaires, supprimer des emplois publics inutiles et superflus, sortir de la routine!

Mais si l'on diminue le nombre des fonctionnaires émergeant au budget, quand on arrivera au pouvoir, où placera-t-on ses frères, ses oncles, ses cousins et ses issus de germain? Où casera-t-on les parents, les amis des ministres, des députés, des ambassadeurs? Quelle compensation offrira-t-on à ceux qui ont chauffé les élections et contribué à vous faire arriver?

Parbleu, on sait bien qu'en France le fonctionnarisme est une plaie qui ne ferme jamais, pas même le dimanche, que les bureaux sont encombrés de gens faisant peu de besogne et dont les attributions consistent à se nettoyer les ongles ou les dents cinq ou six heures par jour. On n'ignore pas que mieux vaudrait réduire de beaucoup les employés et rétribuer davantage les petits fonctionnaires qui travailleraient davantage.

La belle malice, et voilà-t-il pas du nouveau?

Diminuer les gros traitements! Il faut n'avoir pas la plus légère notion des affaires publiques pour proposer semblable monstruosité.

Mais si l'on rogne les appointements des préfets, des procureurs généraux ou de la République, des ambassadeurs, des ministres et autres habitants des hautes sphères gouvernementales, quel intérêt aura-t-on à faire des révolutions et à destituer des individus pour s'asseoir ou se tenir debout à leur place?

Que deviendraient tous les avocats sans

causes, tous les journalistes sans journaux, tous les littérateurs incompris, tous les philosophes errants, toute la graine de préfets ou de fonctionnaires supérieurs?

Eh mon Dieu! il est bien reconnu que les gros traitements sont un appât encore plus tentant pour les incapables que pour les capables, que les émoluments grassouilleux sont toujours détestables quand on les voit palper par d'autres et tout juste nécessaires quand on y peut tâter.

Il est de toute évidence qu'en réduisant les appointements des préfets et de tous les gros bonnets des diverses administrations, on opérera des économies sensibles, on rendra plus léger, ne fut ce que de quelques millions, ce lourd budget de deux milliards et demi; on épargnera quelques impôts et on trouvera quand même des citoyens assez dévoués pour s'occuper de nos intérêts politiques.

Mais faire des économies, c'est bien mesquin, bien terre à terre, bien bourgeois. Le moyen de déclamer de beaux discours, d'être désagréable à ses collègues, d'émouvoir les passions, de surexciter les nerfs, d'arrondir des périodes, de provoquer des bravos ou des injures en réclamant des économies!

Allez, messieurs de l'Assemblée, continuez à voter en paix vos dépenses avec ce calme qui vous sied si bien, les contribuables vous remercient et la France qui était assez riche pour payer sa gloire est aujourd'hui assez riche pour payer ses défaites.

A. MONEY.

ENCORE L'ENQUETE DU 18 MARS.

Décidément, c'est une drôle d'enquête; il y a de drôles de témoins, de drôles de dépositions, et c'est un drôle de document historique que le comte Daru nous a fourni là.

Il est impossible depuis quinze jours d'ouvrir le moindre journal sans y trouver à la file une série de lettres à formule invariable:

J'ai l'honneur de protester, etc. Nous annexerons, répond le comte de Daru, les épreuves ont été mal vues et quelques inexactitudes ont pu se glisser...

Ces inexactitudes, mises sur le compte des épreuves mal vues, sont sans contredit un échappatoire des plus cocasses, attendu qu'on se figure malaisément qu'une correction d'épreuves puisse dénaturer le sens d'une déposition.

Un mot, passe... Sous la Restauration, un reporter facétieux des Gazettes officielles se faisait un malin plaisir de glisser dans ses comptes-rendus des coquilles habilement placées.

On y lisait par exemple: « A la dernière réception du Château, la plupart des dames étaient venues en souliers de satin. »

Puis, le lendemain: « Une erreur de correction a fait imprimer hier dans notre compte rendu du bal de la cour, souliers de *catin* pour souliers de *satin*. » Nous ne doutons pas que nos lecteurs aient reculé eux-mêmes, etc.

Est-il à droite, à gauche ou au centre? Qu'il approche! Qu'il ose me blâmer! Voici le Seigneur mon Dieu dont je suis l'envoyé qui le condamnera et le confondra.

Ils vieilliront tous comme un vêtement, et les vers les consumeront avant qu'ils aient pu me convaincre d'erreur et prouver mon impuissance.

Grad. — Levez-vous, mes fidèles, pour défendre ma cause, protégez-moi contre les attaques des journaux, les conspirations bonapartistes et les intrigues monarchistes.

Secourez-moi, Daufaire, avec la Justice, Lefranc avec la Sainte Loi.

Couvrez d'opprobre et de confusion ceux qui me critiquent et m'accusent de mal gouverner.

Trait. — Nous avons péché, comme je le disais, en déclarant la guerre aux Prussiens, nous avons agi sottement et nous sommes livrés à l'invasion.

Oubliez, Seigneur, les iniquités du second empire et n'en chargez pas la France. Considérez que je suis aujourd'hui le chef de l'Etat; que vos mémoires nous préviennent promptement parce que nous devons trois milliards aux Prussiens, et que nous sommes réduits à la dernière misère (*ici, on fléchit le genou*).

Aidez-moi, Seigneur, dans mes sages desseins, repoussez l'impôt sur le revenu qui est l'abomination de la désolation, et faites que la taxe sur les matières premières passe sans difficultés, car c'est dans cette taxe, Seigneur, que reposent l'équilibre du budget et le salut du pays.

Evangelis suivant Saint Barthelemy.

Plusieurs jours avant la fête de Pâques, notre Sauveur dit à la préfecture de Versailles, entouré de ses disciples.

Félicie prit un litre d'eau de Cologne, de Jean-Marie Farina, qu'elle répandit dans les cheveux

Donc, passe pour un mot, mais toute une phrase, mais tout un alinéa, mais toute une page!

Faut-il que ces épreuves aient été mal lues! Her, c'était l'ex-général Cremer se p'aguant avec amertume d'avoir été traité de coquin par le vice amiral Saissset.

Explications données, lettres échangées, intervention du général Chanzy, de M. Carayon-Latour, etc.,

L'ex-général Cremer devient blanc comme neige, le coquin, c'est M. Arouhson!

M. Arouhson, un coquin! Au tour de celui-ci de crier comme un beau diable, non-seulement il n'a rien demandé pour délivrer Chanzy, mais il a donné de l'argent de sa poche!

Où se retrouver là dedans, et auquel croire? Ce qu'il y a de positif, c'est que cette enquête a été faite beaucoup trop légèrement.

Nous n'incrimons en aucune façon la bonne foi, ni les excellentes intentions des membres de la Commission, pas plus que la sincérité du ou des rapporteurs, du ou des rédacteurs.

Mais puisqu'on avait la prétention de faire un travail historique, de dresser une sorte de procès-verbal authentique de la sinistre insurrection du 18 mars, il était nécessaire, essentiel, indispensable, de ne procéder qu'avec précaution et circonspection.

Il fallait admettre que les dépositions présentant un cachet suffisant de sincérité et d'exactitude, exiger au besoin quelques preuves matérielles des faits avancés, lorsque leur gravité rendait cette précaution opportune.

Au lieu de cela on a accueilli, encouragé par une bienveillance excessive, par une confiance trop naïve, les bavardages, les verbiages, les jappillages des uns et des autres.

De telle sorte qu'au lieu d'un ouvrage sérieux digne d'être consulté avec fruit, on est arrivé à publier un vaste recueil de caucans qui exigera plusieurs volumes d'annexes.

Cela, du reste, n'était pas malaisé à prévoir. En demandant la vérité aux vivants, il est très difficile de l'obtenir parce que tous ou presque tous ont généralement profit et intérêt à la dissimuler, surtout dans les événements qui tourment mal.

Au 18 mars, — pourquoi le cacher, — très peu ont fait leur devoir parmi les hommes qui étaient à la tête des affaires.

Ça été une confusion, une débâcle, une déroute générale, un sauve-qui-peut où on cherche vainement ceux qui avaient gardé la tête à peu près d'aplomb sur les épaules.

Jules Ferry est le seul fonctionnaire qui ait paru conserver sa fermeté et son sang-froid en présence de l'insurrection triomphante et comme étonnée de son propre succès.

Les dépêches adressées coup sur coup par lui au ministre de l'intérieur, sont le seul acte raisonnable et sensé de cette journée affolée.

Il en résulte que tous les hommes politiques mêlés de près ou de loin à cet événement ont fait moins une déposition qu'une plaidoirie. Se sentant coupables, ils ont voulu s'innocenter; se trouvant assez petits, maladroits et tristes guerriers, ils ont cherché à se représenter grands, habiles et fameux capitaines.

De là ces débordements de paroles et de sa-live, de ces accros formidables à la vérité, ces entorses terribles à l'exactitude.

Et comme si ce n'était pas assez de ces choses tristes, de ces déguisements déplorables et pitoyables, il faut encore que l'un des hauts dignitaires de la magistrature française, que le premier président de la cour de Nancy vienne donner à son pays vaincu, à sa province mutilée, à sa

d'Adolphe. De sorte que toute la salle à manger fut remplie de l'odeur de ce parfum.

Alors, un des disciples, Pouyer-Quertier, qui devait le trahir, dit: Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum sept livres dix sous, pour diminuer d'autant l'indemnité prussienne?

Ce qu'il disait, non pas qu'il se souciait beaucoup des Prussiens, car c'était un gaillard amateur de vêtements qui trouvait bon qu'on dépensât les deniers publics avec des filles de joie et des actrices du Palais Royal.

Adolphe lui dit: Laissez-la faire, c'est une marque de déférence qui m'est bien due et qui me coûte pas très cher.

Vous aurez toujours les Prussiens, mais vous ne m'aurez pas toujours!

Le Mardi-Saint.

ORIGINAIRE de la Messe.

Oremus. — Citoyen Jésus, toi que nos pères de 93 appelaient le premier des sans-culottes, n'oublie pas que le citoyen Favier compte sur toi pour établir la République des vrais principes, en dépit des intrigues de la réaction.

Ne te laisses pas empaumer, citoyen, par les dogmatismes des cléricaux, des calotins de la Droite et des Jésuites en robe courte.

Rappelle-toi, citoyen, que né dans le peuple, tu ne dois pas donner dans les ponts des aristocrates, et songe que de loin comme de près, la rue Grébois ne te perd pas de vue.

Salut et fraternité.

dans la rue, et on croira que notre paisible cité est en révolution.

Ils exprimèrent cette situation à Henri qui, pénétré de la grâce divine dit à ses compagnons ces sublimes paroles rayonnantes de sagesse: Messieurs, allons nous en.

Puis, ayant fait ses malles, Monseigneur se dirigea vers Dordrecht en Hollande, pendant que Lucien Brun et Baragnon regagnaient Versailles.

Tout cela se faisait pour accomplir ces autres paroles du Prophète: Il voyagera dans toutes les villes de l'Europe, il s'arrêtera à tous les hôtels, il descendra dans toutes les gares, jusqu'à ce qu'il s'arrête définitivement dans la plénitude de sa gloire sur le trône glorieux que lui a assigné la Providence.

Hymne.

Voici l'étendard vénérable,
Pour tirer sa patrie des fers des Prussiens,
Symbolé de la royauté légitime,
Qu'enous verrons flotter au faite de nos monuments,
David a prêté ce mystère,
Racontant dans ses vers sacrés,
Qu'un jour arriverait,
Jour divin,
Jour béni,
Jour salubre,
Jour adorable,

Où Monseigneur le Roy régnerait sur la France,
Pour tirer sa patrie des fers des Prussiens,
Et de l'esprit immonde des Républicains.
O Drapeau blanc, notre unique espérance,
Nous l'adorons en ce saint temps,
Fais que nos intrigues réussissent,
Que la fusion s'accomplisse,
Que la République périsse,

Et délivre-nous du supplice
De gémir loin de notre Roy!

Le Lundi-Saint.

Introit.

Faites-moi justice, Seigneur, contre ceux qui m'attaquent.

Domptez ceux qui me critiquent, font de l'opposition à mon gouvernement et veulent me renverser pour prendre ma place.

Venez à mon aide, Seigneur, vous qui m'avez promis d'être mon appui, soyez mon bouclier contre ceux qui me persécutent: vous qui me connaissez assez pour savoir que moi seul peux être le salut de la France.

Leçon du prophète Adolphe.

Lectio Adolphi Proph.

Dieu m'a rappelé à lui, m'a ouvert l'oreille, m'a dessillé les yeux, et m'a dit: Va conduire ce peuple!

Je n'ai point répliqué ni reculé, j'ai accepté la mission providentielle, livrant ma vie à ceux qui voulaient l'attaquer, présentant le visage à ceux qui m'arrachaient le poil; je n'ai point détourné de mes épaules le fardeau des affaires, ni de mes lèvres la calice du gouvernement, m'exposant ainsi aux outrages et aux crachats.

Le Seigneur mon Dieu est mon aide, il a répandu en moi son intelligence, sa sagesse et sa prévoyance, c'est pourquoi je n'ai pas eu de confusion et n'en aurai jamais.

Qui osera me démentir? Assemblons-nous: qui est mon adversaire?

ville envahie et occupée par le Prussien, — ce dernier coup de pied qui ne manque jamais dans le malheur et l'adversité.

M. le premier Président de la Cour de Nancy a eu le cœur de déclarer en propres termes devant la Commission d'enquête :

« Si la Lorraine est tranquille, c'est moins à elle-même qu'en revient le mérite qu'à l'étranger qui l'occupe et qui la contient. Les Prussiens font bonne garde, ils ont horreur de tout ce qui n'est pas l'obéissance et le calme ; ils étoufferaient avec la dernière rigueur les premiers symptômes d'une émotion même légitime, et cette conviction suffirait à elle seule pour empêcher l'explosion de mauvais sentiments et de coupables desseins. De telle sorte que l'on peut dire que l'occupation étrangère qui est notre cauchemar et notre ruine, est aussi par compensation notre SÉCURITÉ. »

Les Prussiens, la sécurité de la Lorraine ! Telle est la conviction intime de M. le premier Président de la cour de Nancy.

Un certain nombre de députés de l'Est viennent de publier une protestation énergique et indignée contre ce langage dégradant. — mais on se demande pourquoi M. le premier président de la cour de Nancy n'est pas allé occuper un des sièges que d'autres magistrats lorrains et alsaciens ont laissés vides, plutôt que de rendre la justice au nom de l'empereur Guillaume.

M. le premier président a pour cet emploi toutes les qualités désirables, l'horreur du Français et l'admiration du Prussien.

BAZAINE

On a beaucoup de peine, paraît-il, à tirer au clair l'affaire de ce pauvre maréchal : ou du moins ce qui est difficile n'est pas de tirer le clair mais de le boire.

Beaucoup de gens, et on prétend que le chef du pouvoir est de cet avis, beaucoup de gens estiment qu'il n'est pas convenable qu'un maréchal de France passe devant un conseil de guerre sous la prévention de haute trahison.

D'autres, et de ceux-là nous en sommes, ont la timidité de penser que le sieur Bazaine doit d'autant plus passer devant un conseil de guerre qu'il est maréchal de France.

Aussi, les attermolements, les hésitations, les délais, les expédients, les notes de l'Officiel, toute cette comédie jouée depuis dix ou onze mois autour de la capitulation de Metz, nous paraissent ils une plaisanterie qui passe la mesure, une duperie qui finit par devenir trop longue.

Comment, il sera admis, reconnu, prouvé que le maréchal Bazaine a livré Metz aux Prussiens dans des conditions qui tombent sous l'application du code militaire,

Et on hésitera à traduire cet officier supérieur devant un conseil de guerre, dans la crainte de jeter de la déconsidération sur l'armée ?

Le Mercredi-saint.

Introït.

Mes ennemis ont dit entre eux : Dieu l'a abandonné, il a capitulé à Sedan. Pourrions-le, chassons-le, nul ne saurait l'arracher de nos mains, ni le rétablir sur son trône.

Ils ont fait le 4 septembre, et je suis parti sur la terre d'exil.

Seigneur, ne vous éloignez pas de moi et accourez à mon secours.

Ps. — J'ai espéré en Rouher et je ne serai pas confondu éternellement. — C'est un malin, il me délivrera.

Leçon du prophète Eugène.

Seigneur, vous m'avez ouvert les yeux et vous m'avez fait connaître les mauvais desseins de mes ennemis.

Ils m'ont chassé de parmi eux et je languis aujourd'hui dans l'amertume de l'exil.

Je me suis tenu cependant comme un agneau qu'on immole, comme si j'avais ignoré la conspiration que les hommes de la gauche avaient formée contre moi, disant : — Venez, mettons du bois empoisonné dans son pain. Chassons-le honteusement et que sa mémoire soit effacée éternellement.

Mais vous, Dieu de vertu, qui êtes un juge équitable, qui connaissez tous nos maux, qui savez à quel point j'ai été trompé par Lebon, vous qui sondez nos cœurs et nos reins, faites que je voie la vengeance de toutes ces iniquités.

Faites qu'une nuit arrive où, comme il y a vingt ans, je renverserai la puissance des ennemis de mon empire, je ferai arrêter par des agents de police les membres de l'Assemblée nationale, je mettrai les républicains sous mes pieds et me venterai dans le sang des fusillades.

En vérité, c'est avoir une singulière idée de l'honneur militaire, et ces précautions sont admirables.

Sous prétexte de ne pas déconsidérer l'armée, on laissera dans ses rangs un chef indigne, on lui imposera cette association dégradante qui peut finir par dégénérer en solidarité ?

Nous ne connaissons pas pour l'armée d'humiliation plus grande qu'une semblable promiscuité.

L'armée, — et nous sommes convaincus que sur ce point, aucun officier ne nous démentira : l'armée a intérêt, honneur et profit à voir rayer publiquement de ses cadres l'homme qui a sali son renom de courage, de loyauté et d'héroïsme.

L'armée, l'armée du Rhin surtout, celle qui connaît son Bazaine, celle qui a été témoin de ses intrigues, de ses combats pour rire et de sa trahison finale, attend avec impatience cette justice loquace à venir, et tous les soldats, tous les officiers de Metz pousseront un soupir de satisfaction le jour où le convive de Frédéric Charles subira l'application de l'égalité devant la loi et devant les conseils de guerre.

Le déshonneur n'est pas de compter parmi les généraux français, un officier coupable qui a trahi son pays et livré sa forteresse.

Le déshonneur est de jeter un voile complaisant sur son crime et de ne pas le châtier, comme on châtie le moindre manquement à la discipline d'un simple soldat.

Les coquins peuvent se trouver partout, dans l'armée comme dans l'église, dans la politique comme dans la magistrature.

Mais plus le coquin est haut placé, moins il faut montrer de faiblesse et de condescendance sous peine d'éclabousser de sa dégradation le corps tout entier auquel il appartient.

L'honneur de l'armée ne sera jamais plus assuré, plus incontesté et plus incontestable que le jour où on punira le déshonneur de Bazaine.

L'IMPOT

Sur les Matières premières.

Cette fois, ça y est ou ça y sera bientôt.

La déplorable persistance, l'inconcevable entêtement du gouvernement et la lassitude de l'Assemblée aidant, l'impôt sur les matières premières sera probablement voté.

M. Thiers, le plus grand des orateurs, le plus grand des généraux, le plus grand des financiers, M. Thiers, qui voit tout, entend tout, prévoit tout, M. Thiers, cet illustre homme d'Etat, cette intelligence supérieure, cet incom-

mesurable génie n'a pas voulu comprendre que l'impôt sur les matières premières devait être une cause de décadence ou de ruine pour nos industries et notre commerce et conséquemment une non-valeur pour nos finances, — en admettant que cet impôt soit réalisable.

D's jours j'ai raconté dernièrement que M. Thiers avait fait consulter les emballeurs de Paris et que de cette consultation des emballeurs, il résultait que sous son règne, à lui Thiers, le commerce était plus prospère qu'il l'avait jamais été.

Nous qui n'avons pas à notre service les pensées d'un emballer, nous prétendons au contraire que rarement l'état du commerce fut plus précaire, les transactions plus pénibles et la concurrence étrangère plus sérieuse et plus redoutable, soit parce que nos industries sont encore mal remises des secousses de 1870 et 1871, soit parce que durant la guerre, la plupart des nations voisines qui étaient nos tributaires, ont dû s'approvisionner hors de chez nous et reviennent seulement petit à petit à nos produits, si elles ne les abandonnent tout à fait.

Il est possible que certaines industries françaises soient moins mal partagées que d'autres, celle de Roubaix par exemple, mais les industries simi aires belges, allemandes ou anglaises sont dans un état de prospérité inouï, et nous profitons seulement des commandes qu'elles ne peuvent exécuter.

Le moment est donc bien choisi pour préférer à tous les impôts proposés, le plus impopulaire, celui qui atteint le plus douloureusement notre production nationale.

Et cela par un incroyable entêtement, un aveuglement contre lequel n'ont pu prévaloir les conseils, les avis, les protestations énergiques et unanimes de tous les s'gens compétents.

L'empire n'avait guère accompli que deux choses favorables au pays : le traité de commerce avec l'Angleterre et le libre-échange en général, grâce auxquels la richesse publique s'était accrue dans des proportions énormes, à tel point que les adversaires primitifs du régime commercial de 1860 sont aujourd'hui, pour la plupart, ses partisans acharnés.

M. Thiers démolit ce que l'empire avait fait de bon ; mais, en revanche, il continue de gouverner avec les mauvaises lois légérées par les décrets et le Corps législatif de Napoléon III.

En ce qui concerne l'industrie lyonnaise, le droit sur les soies étrangères sera-t-il de 2, 3 ou 4 p. %, le dr whack étant abandonné ?

Sous peu, nous le saurons maheureusement. Quoiqu'il en soit, quelque minime que soit ce droit, s'il ne porte pas un préjudice irréparable pour l'instant aux articles de luxe, il exite à tout jamais de chez nous la fabrication des articles courants et bon marché, des étoffes légères, au profit de Crefeld et Zurich, avec qui la lutte devenait journellement plus difficile.

En outre, le grand marché de soies d'Italie et du Levant se déplace forcément et quitte Lyon en faveur de Londres, Milan et les autres places italiennes.

Bien mieux, non seulement nous perdons les débouchés étrangers pour certains de nos produits, mais encore tant qu'il plaira à une seule des nations avec lesquelles nous avons des traités, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, la Belgique ou l'Autriche, de les mal tenir, cette nation servira d'intermédiaire à toutes les autres et les étoffes étrangères viendront s'emparer de notre consommation intérieure, les 2, 3, 4 p. % d'impôt sur les matières premières n'existeront pas pour celles-ci.

Les beaux résultats, en vérité, et comme ce

leur pureté les doctrines évangéliques, prendra douze membres de l'extrême gauche, leur tirera leurs bottes et leur lavera publiquement les pieds.

— Seigneur, vous le voyez, pour me conformer à vos préceptes, je ne recule devant aucune humiliation, je me soumetts aux opérations les plus désagréables !

Ordinaire et Ferrouillat lui dirent : Quoi, baron, vous nous laverez les pieds ?

— Vous ignorez maintenant ce que je fais ?

— Baron, ne nous chatouillez point.

— Mais vous le savez dans la suite. — Si je vous ai lavé les pieds, moi qui suis membre de la droite, moi qui suis légitimiste et ultramontain, moi qui veux mieux que vous, républicains infâmes, si je vous ai lavé les pieds, — combien à plus forte raison, devez vous vous les laver de temps en temps !

Le Vendredi-Saint

A Ténébres

Lamentations I

Le Seigneur a renversé les murailles de nos villes, et pour cette œuvre il a envoyé contre nous des hordes de Prussiens.

Nous avons connu les horreurs de la guerre, de la famine et du bombardement ;

À la lueur de sa maison incendiée, le paysan a vu ravager ses champs et disparaître le fruit de ses travaux dévastés et pillés par des soldats barbares.

Dans les cités asségées, pendant que les hommes tombaient sous les balles, les femmes expiraient de faiblesse et de terreur dans les rues désertes, et les enfants mouraient de faim.

Ce n'était pas assez de l'excès de ces maux : après la guerre ennemie, les hommes de cette na-

tion se sont entr'égorgés dans des luttes fratricides ; de nouveau on a vu couler le sang, de nouveau les flammes de l'incendie ont dévoré les hauts monuments et les humbles demeures.

La main du Seigneur s'est appesantie, et aucune douleur, aucune désolation, aucune ruine n'ont été épargnées à cette contrée maudite.

Alors les sages du pays, les élus du peuple se sont rassemblés pour conjurer la ruine complète, pour relever ce qui était tombé, pour préserver ce qui était encore debout dans la mère patrie ;

Ces hommes étaient sept cent cinquante, mais beaucoup demandaient des congés.

Et cependant ils étaient encore trois !

Car pendant de longs mois ces hommes se sont disputés, se sont injuriés, se sont donné les plus vilains noms, cherchant à se déprécier les uns et les autres et à s'attribuer la toute-puissance.

Pendant de longs mois, on les a vu dormir quand ils ne craient pas, crier quand ils ne dormaient plus.

Et ils ont laissé les affaires du pays dans le désordre, dans la confusion et dans les ténébres.

Et de toutes parts s'élevaient des voix qui imploraient : Seigneur, délivrez-nous de ces Messieurs !

Mais ils ne veulent pas partir !

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous ! Miserere nobis.

Samedi-Saint

A Complies

Cette semaine étant passée, et le sixième heure du soir ayant sonné, quelques curieux se rendirent à l'Assemblée nationale... Il n'y avait plus personne.

Les législateurs du pays avaient disparu, ils étaient en vacances !

Mais ils ressusciteront, hélas, le quinzième jour !

Faites Seigneur, qu'il reviennent sanctifiés par votre grâce !

L. LECLAIR.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — Semaine bien remplie, de la vraie musique et de la vraie littérature, *L'Etoile du Nord* et *Ruy-Blas* succédant au *Trône d'Ecosse* et à *Tricoche et Cochenille* ; après MM. Hervé et Meilhac, Meyerbeer et Victor Hugo.

L'Etoile du Nord, dont le livret et l'action relèvent de l'opéra-comique, mais dont la musique appartient plutôt au grand-opéra, est une œuvre mixte se rapprochant des deux genres : c'est un grand-opéra avec paroles et rôles comiques.

Postérieure aux *Huguenots* et antérieure à *L'Africaine*, l'œuvre du grand-maître sert pour ainsi dire de trait-d'union entre les deux, et si *L'Etoile du Nord* est moins bien partagée que les *Huguenots*, sous le rapport de la richesse des mélodies, elle n'a pas non plus le cachet absolu de science musicale qui distingue la dernière production du génie allemand.

C'est comme un prélude, une ébauche que, — sauf quelques romances, quelques chœurs à la portée de toutes les oreilles, — les seuls grands connaisseurs peuvent apprécier dignement.

Nous ne sommes malheureusement pas aussi savants et nous avons quelque peine à débrouiller, en dehors des morceaux où la simple mélodie domine, toutes les beautés d'orchestration, toute la savante harmonie et toutes les difficultés vaines que d'autres y admirent.

Meyerbeer qui était un malin, le comprenait du reste à merveille. Les naïfs et les peu délicats, pensait-il, applaudiront dans mon opéra son intrigue dramatique et amusante, sa mise en scène, le chœur des buveurs et la romance finale du premier acte, l'ensemble et le ballet au commencement du deuxième acte avec le quatuor sous la tente ainsi que les couplets de Pierre au troisième.

Les amateurs dégusteront mon orchestration et les tours de force que j'ai accomplis, les effets surprenants produits par la façon dont je conduis et combine mes masses musicales.

Et Meyerbeer ne se trompait point.

L'interprétation a été passable comme ensemble. Il est regrettable que le rôle de Pierre-le-Grand soit écrit trop bas pour M. Faleghieri, et que sa voix manque un peu de force, car son succès eût été plus complet, quoiqu'il se soit montré le seul interprète vraiment remarquable de *L'Etoile du Nord*.

M. Guillot (Danilowitz) fait bien des efforts surhumains pour donner quelque volume à son organe et en corser le timbre, mais il n'y réussit pas toujours et le résultat répond rarement à la peine.

Quant à Mlle Sorandi, elle a joué avec intelligence le personnage de Catherine, mais pour le chanter, il eût fallu une voix plus robuste et plus éclatante.

Décidément, les traductions, la musique italienne en viennent surtout à notre prima-donna.

Les rôles secondaires sont assez bien tenus par Mlle Chauveau malgré son timbre un peu defectueux dans les altitudes, M. Larose malgré sa prononciation désagréable et M. Quinet, quoiqu'il rappelle sans cesse, par ses allures et son débit l'artiste d'opérette et de vaudeville.

L'orchestre a fort malmené l'ouverture et s'est montré plus que faible dans certains passages.

En terminant, nous prions M. Danguin de faire chercher dans le magasin d'accessoires un sabre quelconque pour le confier au caporal Gritzenko, afin de remplacer le sabre-baïonnette de Chassepot qui pend à son côté.

Pierre Ier était un grand charpentier et un grand empereur, mais l'histoire ne dit pas qu'il ait inventé les fusils Chassepot.

Quel dommage que M. Montbazon ait si mal compris Ruy-Blas et soit tellement inférieur à ses camarades, qu'à lui seul il compromette l'interprétation de ce chef-d'œuvre.

Car M. Bondois a eu beau créer d'une façon remarquable Don César, il a eu beau mettre au service de ce grand seigneur en haillons, rodeur de nuit, tant soit peu voleur et pas mal ivrogne, toutes les ressources d'un talent accompli; M. Montiel (Don Salluste) a eu beau se montrer acteur intelligent et consciencieux, et composer le personnage de Don Salluste de manière à rallier tous les suffrages pour son jeu sobre et réservé, sa diction très-juste et très-mesurée, — le trio était incomplet, Ruy-Blas manquait.

Evidemment, M. Montbazon se donne beaucoup de mal, beaucoup trop. Il se fatigue et fatigue ses auditeurs, sans profit pour lui, ni pour son rôle, ni pour

les spectateurs.

Porter la tête haute, lever les yeux et les bras au ciel, se démener en tous sens, arpenter furieusement la scène, tout cela est très-bien dans le B. ssu, *Lazaro le Père ou la Tour de Nesle*, mais ne convient nullement à Ruy-Blas.

Et puis, quel débit faux, saccadé, quels cris incessants: à telle enseigne, que de tous ces beaux vers, la moitié est récitée comme la prose de M. Denery, tandis que le reste se perd dans des efforts de voix à rendre jaloux M. Chelli. Trop de gestes, trop de mélodrame.

Nous regrettons vivement que M. Montbazon n'ait pas senti autrement son rôle et n'ait pas donné à cette création un cachet moins vulgaire, plus conforme aux traditions et au caractère du héros, au point que même la fameuse apostrophe aux ministres, la tirade classique, eût passé inaperçue et n'eût produit qu'un

effet pitoyable, si en l'écoutant on n'avait fait abstraction de l'artiste pour suivre seulement le poète dont on connaît les vers par cœur.

Nous sommes d'autant plus sévères avec M. Montbazon, que jusqu'à ce jour il nous a trouvé toujours ses éloges à apprécier ses qualités qu'à critiquer ses défauts.

Mlle Fleury, un peu monotone, n'a pas su mettre en relief le personnage de Marie de Neuhourg, mais elle tient plutôt à son genre et à son aptitude qu'à sa bonne volonté.

Nous l'avons dit déjà, la direction surmène beaucoup trop Mlle Fleury qui joue indifféremment les grandes coquettes, les jeunes premières, les amoureuses et au besoin les rôles de tragédie.

Son talent ne peut que perdre à ces transformations diverses, et Mlle Fleury fait preuve de plus de zèle, de bonne volonté et de complaisance que de

circonspection et de prudence.

Cela tient à la pauvreté de notre troupe dramatique où manquent des emplois indispensables.

Et puisque M. Danguin vient d'obtenir la prolongation de son traité pour l'année 1875, nos conseillers municipaux feraient bien de veiller sur ce point à la stricte exécution du cahier des charges.

Nous y reviendrons d'ailleurs avec plus de développements.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés

L'administrateur-gérant, A. ALRICY

LYON. — Imp. COSTE-LABAUME, c. Lafayette, 3.

SOMMIERS-MODÈLES

LAURENT Bt s. g. d. g.

17, quai St-Antoine — Eque DE LITS EN FER — G, quai Tilsitt (Album-Tarif franco.)

Léon POUILLIEN, ingénieur-mécanicien
Seul agent de la Machine à coudre

POLLACK, SCHMIDT & Co
garantie 3 ans

LA SILENCIEUSE

PRIX 225 fr.

25 Guides pour toutes espèces de Travaux

30, RUE DE RICHELIEU, 30
En face la fontaine Molière, à Paris

HERNIES Sans opération, guérison prompte et parfaite, garantie par les faits. En conséquence, **PLUS DE BANDAGES.** — Par M. GAILLARD, médecin de la Faculté de Montpellier, à Lyon, quai de la Charité, 1.

ON DONNE, EN ÉTÉ
1 Pantalon, 1 Gilet, 1 Paletot, peau de diable
1 Chemise, 1 Paire de Chaussettes
1 Paire de Souliers
1 Col-Cravate
1 Chapeau paille
pour 15 Fr.

AU FIGARO, cours de Broches, 14
GILLESPIERRE

CONFECTION POUR HOMMES ET ENFANTS
CHAPELLERIE ET CHAUSSURE

PRIX FIXE

Grand succès. — Précieuse Découverte LA BRUNISSEUSE

POMMADE composée exclusivement de substances végétales, dont l'usage journalier rend promptement aux Cheveux décolorés la couleur primitive en leur donnant la souplesse et le brillant que les teintures vulgaires altèrent presque toujours.

DÉPÔT GÉNÉRAL chez Mme Gérard, cours de Broches, 1, au 1er. Se trouve chez MM. Jules Briand, rue de l'Hôtel-de-Ville, 106, Koch, rue de Lyon, 18, et chez les principaux parfumeurs.

Prix, le pot 4 fr. Envoi contre mandat-poste ou timbres-poste.

BOULES DE GOMME A LA GOMME

Brevetées (s. g. d. g.), seules reconnues efficaces dans le cas de rhume, grippe, catarrhe, irritations de l'estomac et des intestins. — Entrepôt général chez Souvignat-Délagé, rue Saint-Pierre, 17.
1 fr. la boîte — 0,50 cent. la 1/2 boîte.

AVANCES AU TRAVAIL

La Compagnie manufacturière SINGER, afin de populariser la machine à coudre et de venir en aide aux classes laborieuses, a décidé que : pour un faible loyer toute personne peut devenir en peu de temps propriétaire d'une de ses célèbres machines.

Plus de cent mille machines ont été livrées dans ces conditions en Amérique et en Angleterre.

Demandez la feuille explicative de ces conditions toutes spéciales à l'agence générale,

2, Rue des Archers, 2, près la rue St-Dominique

Fournitures pour toutes machines. Prix de fabrique. Réparations

EAU de MÉLISSE des CARMES du Frère MATHIAS

Contre apoplexie, vertiges, vapeur, maux de cœur, syncopes, crampes d'estomac, indigestion, diarrhée, choléra, etc., etc. EMERY, rue Vacon, 54, Marseille. Dépôt dans les Pharmacies et divers commerçants.

EAU DENTIFRICE ANATHÉRINE DU DOCTEUR J. G. POPP, MÉDECIN-DENTISTE DE LA COUR IMP. ROY. D'AUTRICHE A VIENNE Breveté en Angleterre, en Amérique et en Autriche.

Guérit instantanément les maux de dents les plus violents et nettoie parfaitement les dents, même dans le cas où le dentaire commence à s'y attacher; elle rend aux dents leur couleur naturelle, blanchit l'émail, empêche la corruption des gencives et est un moyen sûr d'apaiser les douleurs provenant des dents creuses ou cariées, purifie l'haleine, guérit les maux de dents rhumatismaux, raffermis les dents branlantes, empêche les gencives de saigner au moindre contact d'une brosse à dent. — Flacozs : 4 fr. et 2 fr. 50 — A Lyon, pharmacie SIMON, rue de Lyon, 87.

DIRECTION GÉNÉRALE DES NOURICES
Maison fondée en 1780
Quai de l'Archevêché, 12, près le pont Nemours

BITTER

De LACAUX FRÈRES, de Limoges

Inventeurs brevetés s. g. d. g. de l'Elixir péruvien Coca.
« Ces Bitters sont préférables à tous ceux que j'ai étudiés, non-seulement pour leurs qualités hygiéniques, mais encore par la finesse de leur parfum et de leur bon goût. » (Extrait du Rapport du Dr Deraill.)
« ... Enfin ce Bitter est le seul bon que j'ai trouvé, réunissant tout les qualités de goût et d'hygiène. » (Extrait du rapport de M. Bauger, chimiste.)

OFFICE DES PETITES AFFICHES

Directeur, H. D'ALBY
100, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Pentresol
PAIEMENT de tous COUPONS; AVANCES sur titres. ACHATS et VENTES de toutes valeurs sans autres frais que ceux de l'agent de change. Renseignements financiers donnés gratuitement.

Cotes officielles de Paris, Lyon et d'Italie
Comptoir spécial pour les valeurs en banque.

SOCIÉTÉ ANONYME DE LA

PASSERELLE DE LA BOUCLE

Suivant des calculs très-sérieux, et selon toutes les probabilités, c'est un placement très-avantageux qui rapportera 15 % l'année, seule, de l'Exposition de Lyon pourra amortir 25 % de capital.

ON SOUSCRIT

chez M^e Charvériat, notaire de la Compagnie, où sont déposés les statuts et qui donnera des renseignements sur l'affaire, et au bureau de la Compagnie, cours d'Herbouville, 48, au 1^{er}, de midi à 4 heures.

On verse un quart des actions en souscrivant à la Société lyonnaise, rue de l'Hôtel-de-Ville (Palais St-Pierre).

Passage de l'Hôtel-Dieu, 52, 53, 54, 56, 58, Lyon

ANCIENNE MAISON PASCALIS EUG. INGOLD
SEULE MAISON DÉPOSITAIRE DES

VÉRITABLES MACHINES A COUDRE

ELIAS HOWE

D'AMÉRIQUE
EXIGER CE MÉDAILLON INCRUSTÉ SUR CHAQUE MACHINE

ÉLIXIR ANTI-RHUMATISMAL

DE SARRAZIN-MICHEL, D'AIX.
Guérison sûre et prompte des Rhumatismes aigus et chroniques, Gouttes, Lombago, Sciatique, Migraine, etc.
10 francs le flacon.

Dépôts à Lyon, M. FAIVRE, ph^m, à St-Etienne, M. ARNAULT, ph^m.

15 ANS DE SUCCÈS

THÉ BÉRAUD

Le plus doux et le plus agréable des Purgatifs pour combattre toutes les maladies provenant de la désorganisation des fonctions digestives. — 1 fr. 25 la boîte.

Alcool de Menthe concentré DE BÉRAUD

2 fr. le flacon. — Dépôt dans toutes les pharmacies

VER SOLITAIRE Pharmacie GODDARD et PUY, r. Sully, 51, à Lyon.
Remède infailible et inoffensif pour faire expulser vivant le tœnia ou ver solitaire. Prix : 40 fr.

AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT

Allez rue de la Préfecture, 8, à Pentresol. On achète toutes espèces de marchandises en rouennerie, draperie, toiles et calicots, lingerie, rubans et dentelles, soieries, bonneterie, mercerie et quincaillerie, parfumerie, ganterie, chaussures et machines à coudre, pianos, mobiliers en tous genres. Les bijoux, les matières d'or et d'argent. Tout est les reconnaissances du Mont-de-Piété, en un mot, tout objet ayant une valeur quelconque, le tout à des prix très-avantageux.

AU GRAND BALLON

RESTAURANT Salles et Salons de famille; Jardins, Tonnes Jeux de Booles.
Rue de la Quarantaine, 14

LA GRANDE MAISON DE CHAPELLERIE

de RIVIER Sœurs

Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80
A l'honneur de prévenir ses nombreux clients qu'à l'occasion des premières commémorations et des fêtes de Pâques, on trouvera dans ses vastes Magasins un choix vraiment extraordinaire et des plus variés, en Chapeaux soie et étoffe, feutre souple et imperméable. — Tout vendu au prix de fabrique. — GRAND CHOIX DE CHAPEAUX DE PAILLE ET PANAMA.

Un des meilleurs Chocolats est le **CHOCOLAT-DONNEAU** usine de la Tête-d'Or, à Lyon

L'ORIENTALINE

Teinture instantanée; la meilleure pour se teindre soi-même. — Succès garanti. En vente au dépôt général, MAISON ROCHON, Rue Grenette, 34. — Grand modèle, 8 fr., petit modèle, 3 fr. 50.

ELIXIRS PUY

Préparés par DECHENAUX, pharmacien.
Ces Elixirs ont l'avantage de purger et de dépurer le sang, sans que l'on soit obligé de suspendre son emploi, quelque'il soit, et de faire disparaître ainsi toutes maladies chroniques.

L'Elixir n^o 1 est spécial pour les maladies de poitrine, d'estomac et des intestins, telles que : bronchites, oppressions, perte d'appétit, crachements de sang, constipation, embarras gastriques, affections nerveuses, éblouissements, migraines, insomnie, et débarrasse des glaires bilieuses, etc.

L'Elixir n^o 2 est le dépuratif le plus puissant pour purifier le sang de toutes humeurs nuisibles et abondantes, telles que rhumatismes, engorgements du foie, les dartres, les maladies secrètes, sans laisser aucune trace de virus.

Dépôt chez PUY, inventeur, rue Neuve, 41, aux Charpennes; pharmacie GODDARD et PUY fils, rue de Sully, 51; M^{me} VILLOUD, herbolariste, 73, grande-rue de la Croix-Rousse et chez tous les pharmaciens et herboristes. — Prix : 2 fr., 3 fr. 50 c. et 6 francs.

LES MÉDICINS de la faculté de Paris prescrivent avec succès les Dragées SAVONULE-LEBEL au Baume de Copahu, pour la guérison des affections contagieuses les plus invétérées, supérieures à toute capsule ou injection, ces dernières offrant souvent de grands dangers. PRIX : 3 et 4 fr. la boîte. — A Lyon, chez MM. Fayolle frères, Cherblanc et Cie. Aroux et Cie. Faivre, pl. Terreaux, Barnoud et Simon r. de Lyon.

MALADIES DE LA PEAU

POMMADE Dermophile du Dr Michon, méd. spécialiste. Infailible contre les rougeurs, feux, boutons de visage, dartres, etc., toutes les maladies de la peau en général. 3/4 le pot. Dépôt ph. Servet pl. Cr.-Rousse. Chez Cazeneuve et Lestra, droguistes, rue Lanterne, à Lyon.

PRÉSERVATIF Infaillible contre les maladies secrètes. PRIX, 3 francs. Place du Perron, 4, Lyon.

VILLE DE PARIS (1871)

Tirage du 10 avril 1872.
Gros lot, 100,000 fr., 2 lots de 50,000 fr. 10 lots de 10,000 fr. 75 lots de 1,000 fr. En versant 5 fr. par Obligation chez M. COCHARD, changeur, rue de Lyon, 6, on participe aux chances de ce tirage.

VILLE DE PARIS (1869)

Tirage du 15 avril 1872.
Gros lot, 200,000 fr., 4 lots de 10,000 fr. 10 lots de 1,000 fr. En versant 5 francs par obligation chez M. COCHARD, changeur, rue de Lyon, 6, on participe aux chances de ce tirage.

DENTISTES AMERICAINS 32, rue de Lyon

M^{me} CHRÉTIEU Pharmacie des Célestins DÉPÔT PRINCIPAL
DE TOUS LES MÉDICAMENTS SPÉCIAUX.
ENTREPRIS GÉNÉRAL de toutes les EAUX MINÉRALES françaises et étrangères
5, place des Célestins, 5.
L'INJECTION de TANNIN-FOURNIER guérit en trois jours les écoulements récents ou invétérés. — Prix, 3 francs. — Seul Dépôt, LACROIX-MORLET, cours Bourbon, 58, Lyon.